

à la différence de ses confrères halés et dorés à souhait, bien mis et bien pensants, vaut le détour. La pub dit : *“Personne n’a origi-*

*naiement le droit de se trouver à un endroit de la terre plutôt qu’à un autre.”* Elle est signée Kant !

*Mustapha Harzoune*

## Paris

### Paris ouvrier. Des sublimes aux camarades

Alain Rustenholz

Parigramme, 2003, 368 p., 29 euros

► Premier avis à la population : *“Le monde ouvrier n’est absent que de la vitrine du monde.”* Avec 7 millions d’ouvriers en 2000 et un chiffre constant de 7,7 millions depuis 1914, la classe ouvrière a simplement été délocalisée, notamment de Paris, où elle fut tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle le centre de gravité de l’activité économique et un “sujet” politique dominant.

Second avis délivré par ce beau livre d’Alain Rustenholz : contrairement à ce qui s’est passé en Angleterre et en Allemagne, qui ont renouvelé plus tôt leurs classes ouvrières en recrutant dans les campagnes, le prolétariat de Paris s’est reconstitué pour une bonne part grâce à des vagues successives d’immigration. Ainsi, en 1911, Paris compte 6,8 % d’étrangers (contre 3,8 % à Londres) tandis qu’en 1926 les immigrés représentent plus de 10 % de la population totale. Alors qu’en même temps que Marx, 60 000 à 80 000 travailleurs allemands sont parisiens, Paris conserve sa traditionnelle empreinte prolétarienne, dans les années vingt avec les Italiens qui forment *“le quart des défilés com-*

*munistes”*, et durant la Seconde Guerre mondiale avec le rôle que l’on sait des FTP-MOI (pour main-d’œuvre immigrée). Dans les années cinquante, c’est au tour des Algériens de former *“vingt à trente pour cent des cortèges syndicaux de la célébration de la Commune, du 1<sup>er</sup> mai ou du 14 juillet”*.

*Paris ouvrier* n’est ni une thèse ni un essai, c’est une balade érudite, plaisante, concrète, éditée par une maison dont le catalogue est entièrement dévoué à la capitale. Journaliste et écrivain, Alain Rustenholz propose deux textes respectivement intitulés *“La lampe de Baudelaire”* et *“Les mots du prolétariat”*, avant d’offrir un parcours guidé dans les vingt arrondissements sur la trace des heures glorieuses des travailleurs : sièges de partis ou de syndicats, de journaux, de coopératives, domiciles de militants, usines, espaces, lieux, stèles, batailles et barricades, etc. L’ensemble est très richement illustré et parsemé de gros plans sur tel événement, telle personnalité. Un vrai régal, où l’on

passé de la plume d'un Baudelaire s'improvisant chargé de communication du "Chant des ouvriers" (*"l'hymne de la capitale"*) à l'argot ouvrier parisien, entre le célèbre "assommoir" et le moins connu "sublime" – terme détourné d'une chanson populaire : *"Le gai travail est la sainte prière / Qui plaît à Dieu, ce sublime ouvrier."*

On apprend pourquoi le Paris résidentiel s'est développé à l'Ouest, comment les ouvriers et ouvrière travaillent, pourquoi ils ont la bougeotte, leur façon d'aimer, ce qu'ils mettent dans leurs plats et dans leurs verres ou leur goût vital pour la solidarité...

Où l'on peut y trouver les multiples adresses de la présence étrangère à Paris : de la Ligue des justes, née dans l'immigration allemande en 1836 (Café Scherger, 20 rue des Bons-Enfants, 1<sup>er</sup> arrondissement), au local du Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques algérien dans les années cinquante (22 rue Xavier-Privas, V<sup>e</sup>), en passant par le domicile du futur Hô Chi Minh alors N'Guyen Ai Quôc (6 rue des Gobelins, XIII<sup>e</sup>) entre 1917 et 1923 et de son journal *Le Paria* (3 rue du Marché-des-Patriarches, V<sup>e</sup>)...

*Chérifa Benabdessadok*

de rechange pour automobiles, vêtements et contrefaçons, produits alimentaires, appareils électroménagers... Tout au long de ces circuits, des haltes sont aménagées : des entrepôts où l'on charge les marchandises commandées, d'autres où l'on livre et revend pour les consommateurs locaux. L'objectif est simple : *"Concentrer et distribuer les produits susceptibles d'aboutir, après avoir circulé, aux écarts de valeurs les plus forts, puis les mettre à disposition des sociétés les plus dépendantes et les plus pauvres."*

Le monde des "fourmis" a ses propres "lois" et valeurs : gare à celui qui enfreindrait ces règles qui régissent à la fois les relations commerciales et les rapports interindividuels. La parole donnée vaut tous les contrats. À l'exception de quelques libertés prises avec les codes des impôts ou des douanes, l'illégalité n'y serait pas de mise. D'ailleurs, méfions-nous des amalgames, prévient l'auteur avec force insistance. Malgré les tentatives d'infiltration de groupes maffieux ou de réseaux liés à la drogue, l'auteur souligne la distinction à opérer entre ces différentes strates qui souvent empruntent des itinéraires communs. Pour l'heure, ces besogneuses "fourmis" demeureraient imperméables aux appels, sollicitations ou provocations des cigales du banditisme et même, selon A. Tarrus, aux tentatives d'infiltration des groupes islamistes. Pour ordonner ces incroyables et souterraines autoroutes, où cir-

## F o u r m i s

### **La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine** Alain Tarrus

Préface de M. Wiewiorka,  
Balland, 2002, 169 p., 18 euros

► Loin des caméras et des journalistes existerait, depuis le début des années quatre-vingt, cachée, souterraine, une autre mondialisation : celle que des "fourmis" développent dans les interstices, les trous, les espaces mous de l'économie marchande et de la mondialisation, la grande celle-là, celle qui défraye la chronique. Les "fourmis", ce sont des immigrants, Maghrébins (essentiellement Marocains), Turcs, Européens de l'Est, Africains subsahariens... Qui ont créé à un niveau international un marché où des contrats et des échanges de mar-

chandises s'organisent selon un mode et des codes de conduite qui font l'objet de la présente étude, fruit d'une immersion de plus de quinze ans de l'auteur (et d'autres chercheurs) dans ce circuit plutôt fermé.

De Belsunce (à Marseille) aux rives andalouses en passant par Béziers, Perpignan ou Barcelone, du lointain Maroc aux nordiques confins, ces "fourmis" portent sur leur dos – en fait dans des fourgons, des cars, et autres estafettes surchargées – mille et une marchandises composées de bric et de broc : objets de pacotille, pièces